

T 303

LE ROI DES POISSONS

ou

LA BÊTE À SEPT TÊTES

T 301, 10

La Bête à sept têtes

Il était une fois un pêcheur dont la femme était enceinte ; elle eut envie de manger du poisson et dit à son mari :

— Va pêcher et apporte-moi du poisson.

Le pêcheur s'en alla et prit un poisson qui lui dit :

— Beau pêcheur, beau pêcheur, lâche-moi, tu trouveras plus beau que moi !

Le pêcheur eut compassion du poisson et le lâcha, mais ne prit plus rien, et le soir reçut des reproches de sa femme.

Le lendemain, il revint à la même place et reprit le même poisson. Celui-ci lui dit encore :

— Beau pêcheur, beau pêcheur, lâche-moi, tu trouveras plus beau que moi !

Mais cette fois le pêcheur fut inflexible et ne voulut pas le lâcher.

— Puisque je suis destiné à mourir aujourd'hui, dit le poisson, voici comment il faut me partager ; coupe-moi en trois et donne une portion à ta femme et elle te fera deux beaux enfants ; tu donneras une portion à ta jument et elle te fera deux beaux poulains, tu donneras la dernière portion à ta chienne et elle te fera deux beaux chiens.

Le pêcheur fit comme le poisson le lui avait commandé et sa femme lui fit deux beaux garçons, sa jument deux beaux poulains et sa chienne deux beaux chiens.

Lorsqu'ils furent grands, l'un des deux qui aimait les voyages demanda à son père la permission de partir pour faire son tour de France. Il monta sur son cheval, prit avec lui son chien, qu'il appelait Brisefer à cause de sa taille et de sa force et partit.

La première ville où il passa, tout le monde chantait, la seconde, tout le monde riait, et la troisième, tout le monde pleurait. « Ah ! ah ! se dit-il, tout ceci est bien drôle. Je n'ai pas demandé ce qui faisait chanter et rire, mais je vais demander ce qui fait pleurer ». On lui répondit que chaque jour la bête à sept têtes dévorait une victime que [2] l'on tirait au sort, et que ce jour-là c'était la fille du roi que le sort avait désignée. Que la famille royale était très aimée, que la princesse était une personne accomplie et que toute la douleur dont il était témoin était causée par la mort prochaine de cette princesse. Il demanda où était la bête à sept têtes. On lui désigna un endroit au fond d'un ravin où était son antre et où chaque jour devait se rendre la victime désignée par le sort.

Il se dit à lui-même : « J'irai et je la combattrai. » Il y alla et y retrouva la princesse qui était déjà rendue au lieu de son sacrifice et attendait que la bête vînt l'entraîner dans son antre pour l'y dévorer.

— Princesse, lui dit le cavalier, tenant en main l'épée nue et ayant son chien terrible à côté de lui, je ne souffrirai pas qu'une adorable personne comme vous soit dévorée par ce monstre et je viens vous offrir l'appui de mon bras.

— Seigneur, répondit la princesse, je suis vouée à la mort, le sort en est jeté et ce serait inutilement que vous tenteriez de me sauver la vie ; ce serait vous exposer inutilement à la fureur du monstre et lui offrir deux victimes au lieu d'une, et je ne veux pas que personne expose sa vie pour moi ; seigneur, je vous en prie, retirez-vous.

— Princesse, ma détermination est bien prise, rangez-vous à quelques pas derrière moi ; si je ne suis pas vainqueur de la bête, je vous assure que je le lui ferai payer chèrement ma vie. D'ailleurs, je n'aurai sans doute pas besoin d'entrer en lutte, mon chien Brisefer se chargera de la besogne.

Déjà on entendait des grognements sinistres, des sifflements et le craquement des branches à la lisière du bois. Bientôt le monstre redoutable apparut aux yeux du cavalier. Il marchait sur des pieds d'éléphant ou plutôt rampait et levait en l'air ses sept têtes énormes qu'elle agitait en tous sens.

Lorsqu'il fut à distance suffisante :

— Mon chien Brisefer, dit le cavalier, élance-toi sur la bête et tranche-lui trois de ses têtes.

Brisefer s'élança et une lutte comme on n'en a point vue s'engagea entre ces deux animaux. Mais lutte inégale toutefois, car Brisefer coupa les trois têtes et revint à son maître couvert d'un sang noir et écumeux. La bête après s'être roulée par terre se releva [3] et s'élançait sur le cavalier et sur le chien

— Brisefer, va et coupe-lui encore deux têtes.

Le chien s'élança et, dans une nouvelle lutte, coupa encore deux têtes et revint à son maître. Après un moment de repos, le cavalier lui dit :

— Mon fidèle Brisefer, mon fier compagnon, tu es bien fatigué, mais la victoire est à nous, je veux t'aider cette fois-ci, en avant !

Et s'élançant tous deux, ils coupèrent les deux têtes qui restaient.

Alors la princesse se jeta aux pieds de ce nouvel Hercule, lui baisa les mains, et toute en larmes lui exprima toute sa reconnaissance pour avoir délivré la contrée d'un tel monstre, pour lui avoir sauvé la vie ainsi qu'à tant d'autres victimes.

Elle le supplia de venir avec elle au palais pour recevoir les félicitations de toute la Cour et du roi son père quelque cadeau en rapport avec le service qu'il lui avait rendu. Le cavalier objecta qu'il ne pouvait se détourner de sa route, mais que si elle voulait, comme il serait de retour dans un an et un jour, il irait présenter ses hommages au roi.

— Je vais couper les sept langues de la bête et à mon retour, je les présenterai au roi.

— Eh bien ! seigneur, puisque pour le moment je ne puis avoir cette satisfaction, voici mon mouchoir brodé à mon chiffre, enveloppez-y les sept langues et dans un an ne manquez pas de rapporter ces deux gages, l'un de votre courage, l'autre de ma reconnaissance, car si je ne devais pas vous revoir, il aurait fallu me laisser mourir.

Le cavalier l'assura de nouveau de son retour dans un an et un jour et ils se séparèrent.

La jeune princesse s'en retournait toute heureuse lorsqu'elle fit la rencontre d'un charbonnier qui lui dit :

— Si tu ne me dis pas que c'est moi qui ai tué la bête à sept têtes, je te fais brûler dans mon feu.

La pauvre fille se mit à trembler à l'aspect de cet homme noir et menaçant et lui promit ce qu'il demandait.

— Et si tu ne tiens pas ta parole, reprit cet homme, je te guetterai tous les jours, et si tu sors du château, je te le jure, tu deviendras ma proie.

La princesse, par frayeur, promit tout.

[4] Le lendemain, le charbonnier, qui savait déjà que le roi avait promis la main de sa fille à celui qui lui avait sauvé la vie, se présenta au palais où il fut bien reçu et bien complimenté.

— Ma fille, dit le roi à la princesse, j'ai promis que celui qui avait tué la bête vous épouserait ; cette promesse vous serait-elle agréable ?

— Mon père, je n'ai rien à vous refuser et que votre désir s'accomplisse, mais j'ai moi-même fait un vœu, c'est celui de ne me marier que dans un an et un jour ; j'espère que celui qui m'est destiné voudra bien attendre que ce temps soit écoulé pour nous unir.

— Ma fille, reprit le roi, attendons un an et un jour ; il faut bien ce temps d'ailleurs pour faire connaissance avec votre futur époux et pour les préparatifs de la noce que je veux très brillante.

Le dernier jour était arrivé ; les cuisines du palais étaient toutes occupées par le va-et-vient des cuisiniers, les tables se chargeaient des mets les plus succulents et les plus rares ; les musiciens étaient à leur poste et des mélodies enchantaient déjà les salles et les jardins parfumés du palais. Le charbonnier avait revêtu un beau costume de jeune marié et attendait avec impatience que la princesse descendît de ses appartements. Mais la princesse se hâtait le plus lentement possible.

« Mon Dieu, se disait-elle, reviendra-t-il ? Il est sans doute mort ; faudra-t-il que j'épouse ce misérable qui a voulu me faire brûler dans son feu ! Si je refuse, il me tuera un jour ou l'autre, il me déshonorera ! Et pourtant voici le moment qui approche ! Comment faire ! » Puis, à ses femmes, elle disait :

— Apportez-moi une autre robe, celle-ci ne va pas ; arrangez mes cheveux autrement.

Pendant ce temps, on s'aperçut dans les cuisines qu'un chien énorme venait et emportait les plus belles pièces de gibier et de volailles, les plus belles pièces de pâtisserie qu'on avait faites. Poursuivi par les chiens du palais, il les avait tous tués. Le roi envoya deux soldats armés pour le mettre à mort.

Les soldats arrivèrent à une chaume verdoyante où un cavalier était assis entouré de vins, de viandes et de pâtisserie.

[5] Le cavalier leur cria :

— N'approchez pas, si vous ne voulez pas être dévorés.

Les deux soldats n'ayant pas tenu compte de cette défense furent dévorés par Brisefer, car c'était bien le chevalier qui avait tué la Bête à sept têtes qui venait d'arriver et qui avait appris, non sans dépit et sans dédain, le mariage de la princesse. « Elle n'a pas pu attendre, disait-il, que le jour du rendez-vous fut écoulé, qu'elle se marie donc, mais je veux jouer un bon tour à cette infidèle. »

Le roi, ne voyant pas revenir les deux soldats, en envoya dix autres qui furent également mis à mort ; alors le roi envoya cinquante soldats, mais ceux-ci eurent le même sort. Alors le roi, fort intrigué, envoya un chambellan pour inviter le cavalier à venir au château, qu'il désirait le voir.

Le chevalier s'en vint au palais.

— Comment osez-vous, lui dit le roi, sur mes États et à ma porte même, envoyer votre chien dans mon palais pour y voler et faire dévorer mes soldats que j'envoie prendre des informations ?

— Sire, quand vos soldats sont arrivés, je leur ai crié de ne pas s'approcher, qu'ils seraient dévorés ; ils n'ont pas tenu compte de mes paroles, ils n'ont que ce qu'ils méritent ;

quant à cette noce, comme je pensais qu'elle devait être faite pour moi et que je n'y étais même pas invité, je me suis permis de m'inviter moi-même.

— Comment, faite pour vous ?...

— Sans doute. Voilà celui qui a tué la Bête et voici les sept langues que j'ai enveloppées avec le mouchoir que la princesse, votre fille, m'a remis pour cela ; ce mouchoir est marqué à son chiffre, le reconnaissez-vous ?

— Comment, comment, mais vous êtes un suborneur ! Voici mon gendre, celui qui a tué la Bête, et ma fille l'a affirmé. Nous attendons ma fille pour nous rendre à l'autel, et je vous invite à vous retirer.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, cette noce ne se fera pas. Je vous donne des preuves dont la fausseté doit être démontrée. Si monsieur a tué la Bête, qu'il nous en donne des témoignages ! Je veux attendre votre fille, je veux savoir [6] lequel de moi ou d'elle a tenu sa parole. Quant à me retirer, sire, je me retirerai si je le veux. Il ne faut pas que j'y sois forcé, parce que je n'aurais qu'un mot à dire pour détruire ou disperser tout ce monde.

Cependant la princesse avait entendu du mouvement dans les salles basses et on lui avait dit que ce mouvement était causé par la présence d'un étranger qui venait d'arriver au palais, accompagné d'un énorme chien. Son cœur s'émeut : « Oh ! c'est bien lui, se dit-elle en pâissant de joie, un cœur aussi généreux ne pouvait m'oublier. » Aussitôt à moitié vêtue, elle descend les escaliers, arrive, se jette dans les bras du chevalier au milieu de l'étonnement et de l'émotion générale :

— Mon père, mon père, voilà celui qui m'a sauvé la vie ! Voilà les sept langues ! Voilà mon mouchoir ! Il devait faire son tour de France et ne rentrer que dans un an et un jour. En le quittant pour revenir au palais, j'ai rencontré dans le bois ce charbonnier qui m'a menacée de me jeter dans son feu si je ne disais pas qu'il avait tué la Bête, et de me poursuivre partout si je ne consentais à me marier avec lui, mais voici mon véritable sauveur. Entrez son cheval à l'écurie, débarrassez-le de ses armes et soignez bien ce bon Brisefer qui a délivré le pays d'un monstre épouvantable.

Elle donna la main au chevalier et lui dit :

— Prince, mon époux, suivez-moi dans vos appartements pour y prendre des habits que je vous ai préparés de ma main et vous rendre ensuite à l'autel, où je dois vous offrir ma vie, cette vie que je vous dois, que vous m'avez conservée.

Les gens de la noce n'en pouvaient croire leurs yeux et leurs oreilles, mais néanmoins chacun éprouvait beaucoup de satisfaction de cet heureux dénouement, car on voyait bien que la princesse s'habillait à contrecœur et chacun redoutait quelque catastrophe.

— Emmenez cet infâme menteur, dit le roi à ses gardes en désignant le charbonnier, et faites-en ce que bon vous semblera.

On le garrotta et puisqu'il avait voulu faire brûler la princesse, on dressa un bûcher et on le jeta au milieu des flammes.

Écrit et communiqué à P. Delarue par J[ean] Simon, ancien instituteur et maire de Frétoy, né à Château-Chinon qui l'a publié dans son ouvrage Statistique de la commune de Frétoy, 1883, p. 306.

Repris par J. Drouillet, FNM, VI, 1985, p. 79-84.

Catalogue, I, n° 10, p 152.